

La vie à Paris

Il y a, dans l'admirable chef-d'œuvre de Gustave Flaubert, un épisode poignant entre tous: c'est la visite d'Emma Bovary à l'abbé Bourmain, l'appel au curé d'Yeuville-Abbaye d'un cœur féminin dans la détresse. La pauvre femme, éperdue, se sentant défaillir, cherchant une consolation et une aide, va droit au prêtre et lui dit sa souffrance.

— Nous sommes nés pour souffrir, comme dit saint Paul. Et il demande à la pénitente ce que Bovary ordonne, lui qui est médecin.

— Ah! dit Emma, ce ne sont pas les remèdes de la terre qu'il me faudrait.

De toute son âme, elle va se confier à l'abbé Bourmain, le supplier de la sauver; mais lui, préoccupé surtout de l'entrée d'un tas de gamins dans l'église, n'écoute guère, et d'une voix colérique crie aux enfants qui s'amusaient:

— Attends, attends. Riboulet, je m'en vas te tirer les oreilles, mauvais galopin!

Emma Bovary fixe sur le prêtre des yeux suppliants: — Oni, dit-elle, vous soulagez toutes les misères!

Mais l'abbé n'entend pas ce qu'on lui veut dire. Sa pensée est ailleurs. Il faut qu'il expédie ses garnements. Voilà les premières communications qui vont venir. Et la pécheresse de demain s'en va désolée, reste chez elle écrasée, incomprise dans la solitude de son cœur.

Mme Crespy, la poétesse, l'héroïne du drame d'Agén, s'est comme Mme Bovary, tournée vers le prêtre, non pour lui demander secours dans sa détresse, mais pour trouver en lui un collaborateur dans un poème d'amour. M. Nozière voyait hier dans cette Mme Crespy une Emma Bovary nouvelle. Il y a cependant une grande différence entre les deux femmes, la créature réelle et l'héroïne de roman, aussi vivante d'ailleurs que la vivante elle-même. Celle qu'imortalisa Flaubert, la petite bourgeoise normande, est la victime du romanisme et des excitations littéraires. George Sand et Eugène Sue lui ont porté à la tête. Mme Crespy est une Muse de département qui, par sa littérature même, fait de son amant sa proie. Et la victime, qu'elle ait frappé ou non, ce n'est pas elle, c'est lui.

Je ne voudrais pas accabler une femme que le juge d'instruction retient pour l'interroger encore, et nous prenons parti bien vite, en toutes choses, pour ou contre des gens dont nous jugeons les actions et les sentiments d'après les on-dit des voisins ou les enquêtes rapides des reporters. Mais il est bien permis, folie de ce seul point de vue littéraire, d'analyser le caractère d'une femme qui s'empresse d'ailleurs, avant que son amant soit entré, d'envoyer ses confessions et ses révélations intimes aux journaux. "On s'est bien aimé!" Ah! comme on s'est aimé! Et au moment même où l'abbé allait se lever, dit-elle, elle lui hissa la pièce de vers d'un recueil dont elle donne le titre — en attendant qu'elle imprime tout vif le nom de l'éditeur. Oh! ce n'est pas la publicité qui la gêne, au contraire! Demandez les Amours de la Poétesse et du Prêtre! "Lui et Elle! Elle et lui!" comme on disait au temps de Paul de Musset et de Mme George Sand. Mme Crespy est le type de la femme inspirée. Dieu vous garde de l'amour d'une telle créature! Tout est littérature en elle, et les effusions lyriques s'ajoutent chez l'auteur à l'exaspération des sens. Le "grand lis" contemplé avec admiration devient bientôt le "grand sauvage" attendu avec une fébrile impatience. Ah! les étreintes de feu, les baisers fous, les serments éperdus, toute la défroque des poésies banales! Toutes les expressions ardentes, usées comme de vieux sous! Toute la lyre des rimailleurs, assoiffés de tendresse et grisés d'encre!

Je plains le "grand sauvage" qui a dû subir les embrassements mêlés de strophes de cette poétesse enflammée. Il a dû plus d'une fois regretter d'avoir cédé à la tentation, et les exaltations de Mme Crespy devaient être ses pénitences. Peut-être n'était-il point fâché de quitter la partie, et la cure de Montastruc lui apparaissait-elle comme une paisible retraite, un lieu de repos, une halte heureuse. Mais — ô contagion de l'enfer, odeur de l'encre mêlée au parfum du houndoir! — ne s'était-il point, au contact de la Muse, senti lui-même mordu par le démon poétique? Il faisait des vers à son tour, le malheureux! Lui aussi, il chantait ses amours. Il soupirait en alexandrins. Il

potassait le "Dictionnaire des rimes." Ce devait être un couple très intéressant où la musique des vers se mêlait délectablement à ce que Bossuet eût appelé les hennissements de la passion.

Les vers de Mme Crespy étaient convenables (j'entends au point de vue de la prosodie; ceux de l'abbé Chassaing étaient médiocres. Mais l'amour n'y regarde pas de si près. La poétesse devait trouver admirables les déclarations du "grand lis" — à moins qu'elle ne les corrigât comme un professeur la composition de son élève. Puis, comme la Muse de la "Nuit d'octobre" répondant au poète, elle lui récitait ses propres œuvres:

— Voilà l'exemple, ô mon beau sauvage! "Poète, prends ton luth!"

A la fin le duo, vraisemblablement, parut monotone à l'abbé. Trop de fleurs, trop de vers. L'amour de certaines personnes insistantes prend très facilement les allures de la folie persécutrice. Une amoureuxse graphomane est une plaie. Qu'est-ce donc qu'une maîtresse qui vous inonde de ses déclarations versifiées et qui vous accable de ses rimes? La pauvre Desbordes-Valmore gémissait du moins dans son ombre. Et puis elle avait une façon de génie qui n'est point commun, celui qui vient du cœur, comme les grandes pensées.

La femme purement et simplement "littéraire" est bien ce qu'il y a de plus fatigant au monde. Je n'oserais ni servir de cet argot qui décidément nous déborde, envahit tout, monte de la rue au salon, mais le langage populaire a trouvé un mot pour caractériser ces délicieuses compagnes. On les appelle froidement des "raseuses." Il y a des raseuses en prose et des raseuses en vers. La raseuse est essentiellement persécutrice et se croit aussi persécutée. Ce n'est pas une folle et le docteur Lasègue ne l'eût pas internée dans un asile; mais il l'eût surveillée et il vous eût dit: "Prenez garde à cette inspirée!" Gavarni s'en moquait. Ce n'est pas assez d'en rire. Il faut s'en garder.

Mlle de Lespinasse fut une correspondante délicieuse; je ne suis pas certain qu'elle n'ait point fort ennuyé ses amoureux. Mme Lafarge ne mettait peut-être point d'arsenic dans ses petits poèmes, mais elle bourrait ses lettres d'une terrible rhétorique. Le bonhomme Chrysale eût étouffé entre certaines stylistes forcenées. Notez bien que je ne suis pas de ceux qui renvoient la compagnie choisie à son pot au feu et à sa lingerie. Molière, et pour parler comme Flaubert, horriblement "bourgeois." Mais la femme qui se juge supérieure et qui entasse feuillets sur feuillets et strophes sur strophes en se croyant la plupart du temps méconnue et en appelant à la postérité, celle-là je l'abandonne volontiers aux satiriques, et je trouve même que l'auteur de "Femmes savantes" a été indulgent pour elle. Le terrible Barbey d'Aurevilly et le bon laboureur Proudhon ne l'épargnaient pas.

La femme qui veut "vivre son livre" est pareille à celle qui veut vivre sa vie. Pour vivre sa vie, celle-ci brise la vie des autres. Parfois même elle la confisque brutalement, elle l'abrege d'un coup de pistolet. Nous avons vu naguère, devant la cour d'assises, cette charmante dame qui avait fait de la littérature en action, du roman à coups de revolver. Etendre à ses pieds une rivale géante est une simple manifestation littéraire. Ça se fait comme ça dans les drames. Le public applaudit et la toile tombe. Pourquoi se gêner? L'abbé Chassaing n'a pas eu de chance lorsque, comme Mme Bovary au confessionnal d'Yeuville-Abbaye, Mme Crespy est venue s'agenouiller devant lui. La pénitence inflammatoire était avant de devenir la raseuse, ce qu'on appelle aussi une "allumeuse." Elle avait déjà envoyé de chaudes épîtres au desservant Pozzi qui l'avait extrêmement bien opérée. Mais les chirurgiens sont moins naïfs que les prêtres et ne se laissent point prendre aux effusions de leurs clientes. Le médecin est le confesseur de ceux qui ne croient pas, mais il connaît beaucoup mieux la vie que le confesseur ordinaire. Il se méfie, comme eût dit Lasègue et comme dirait M. Gilbert Ballot ou le docteur Vallon. En effet lorsque la soutane n'attire pas les poétesse en mal d'amour, elle semble aux folles un objet de colère. Combien de malheureux prêtres sont persécutés par les persécutées mystiques! Accablés de missives religieuses-éroïques, ils sont souvent menacés du revolver ou du couteau de ces dévotes énamourées. "Les prêtres m'en veulent" est une pauvre phrase qui répète souvent ces dé-

mentes. La plupart du temps au contraire c'est du prêtre même, de l'homme confesseur qu'elles révent, et du conseiller elles veulent faire le complice. Les faibles seuls succombent et racontent la lyre en commun, comme l'abbé Chassaing et Mme Crespy. Encore une fois, que le sort écarte de nos chemins les porteuses de cithare, qui rêvent de mettre leurs amours en in-180! Le "grand lis" rencontré devient alors trop souvent le "grand dard" — comme Chateaubriand osait appeler Lamartine, — et parfois même le "grand lis" tué ou suicidé, n'est plus qu'un "grand cadavre," comme le pauvre abbé Chassaing, mort du mal de poésie facile.

Il est bien évident que mes réflexions ne s'appliquent point aux femmes de grand talent qui depuis quelques années illustrent la littérature et débussent en vérité les gens de lettres de leurs positions, si bien que les romans les meilleurs finiront par avoir pour auteurs des femmes. Et c'est tout naturel. Le roman étant le principe même de la vie féminine, lorsque les femmes ne le vivent pas elles l'écrivent. C'est un dérivatif. Elles trompent leurs rêves et leur cœur comme un affamé trompe son estomac à l'odeur des mets. Tel don César de Bazan lisant ses billets doux au fumet des cuisines.

Et les femmes prendront si bien possession de cet immense domaine, le Roman, qu'elles y feront la loi. La "Loi de la femme" après la "Loi de l'homme." Nous en sommes presque là. Aussi bien l'ancien est-il une consolation pour nombre de désolées qui écrivent un livre comme autrefois elles eussent confié leurs chagrins à un "journal" secret. On mêle ses larmes au "patent fluid" et le tout se change en copie. Douleur exhalée est à demi consolée. Cette insensée qui tua de sa main l'abbé de Broglie, un saint homme, eût épargné la vie de l'excellent prêtre si elle avait pu confier ses griefs au papier. On ne saura jamais ce que la publication d'un recueil de vers aura procuré d'heures plus calmes à des poétesse hystériques. O poète, que de sottises on commet en ton nom! Mais du moins es-tu, ô grande et sublime charmeuse, un exutoire pour les porteuses de lyre et les petites cousines de Sapho.

L'aimable femme que le jury de Versailles vient d'acquiescer, grâce à Me Henri-Robert, n'était littéraire que par ses relations, mais elle mettait sa fureur sur le compte de la passion — et c'est encore une des cordes qu'on fait résonner lorsqu'il s'agit de s'affranchir d'un devoir ou de satisfaire une haine. Il fut un temps où le mot amour imprimé sur la couverture d'un livre assurait la vente de l'ouvrage. Les "Amours de Paris" Les "Amours de Londres" Les "Victimes de l'Amour!" Comment on comprend l'Amour! L'Amour maudit! L'Amour béni! Il suffit de conjuguer le verbe aimer pour attirer les auditeurs: "J'aime, tu aimes, il ou elle aime." Une femme tue son amant ou son mari (si c'est le mari, le meurtre est plus véniel encore; on vous répondra:

— Que voulez-vous? Elle était éperdue... Elle aimait! Elle pourrait, elle devrait aimer d'une autre manière. Mais à quoi serviraient les revolvers s'ils ne punctuaient point de leurs détonations les drames amoureux? Aussi bien les procès criminels semblent-ils de plus en plus de simples formalités judiciaires, de simples prétextes à faire lever les écrous des héros — et surtout des héroïnes — des drames passionnels. Dès qu'on apprend qu'une personne plus ou moins exaltée a "brownigné" un conjoint ou un compagnon qui a cessé de plaire — ou qui plaît à une voisine — on dit le plus naturellement du monde:

— Bah! elle sera acquittée! C'est un autre verbe banalisé et que les juges conjuguent avec une certaine monotonie: "J'acquiesce, tu acquiesces, il acquiesce, nous acquiesçons, vous acquiescez, ils acquiescent." En vérité, il ne vaut point la peine de se gêner quand un monsieur quelconque est gênant.

Et toutes ces réflexions, cent fois faites, et ces constatations cent fois renouvelées, ces redites dans les protestations n'empêcheront pas les bons jurés de s'attendrir et de se laisser prendre à ces mots pleins de trouble, de douleur et de mensonge: drame d'amour. Les jurés vont à la cour d'assises un peu comme ils iraient au théâtre. Si la pièce les intéresse, ils acquiescent. Si elle les ennuit, ils condamnent. C'est bien pourquoi il s'agit d'avoir avant tout un meneur de jeu éloquent, et habile. L'illustré Berthelot se vantait de pouvoir liquéfier un cadavre sans qu'on s'en aperçût. Un bon avocat

proverna facilement que ce cadavre avait tort, et que seul l'aveugle du meurtre avait raison.

Il n'est pas moins vrai que le sentiment de la pitié — de la pitié à tout propos, de la pitié courant les rues — fait encore des progrès. On parle de désarmement général; on en parle surtout aux heures où l'on arme généralement. Mais si les nations ne désarment point (ce qui serait pourtant une mesure utile), les individus désarment volontiers, j'entends qu'ils s'habituent à une certaine veulerie d'opinion, à une sorte d'abdication quotidienne. Le mot du moment est: "A quoi bon?"

— Et s'il me plaît d'être battu! dit à ses défenseurs la femme de Sganarelle.

— Et, dira la société, s'il me plaît que le sentiment de l'irresponsabilité et la peur de la sévérité envahissent les prétoires et fassent agir les hommes? Qui peut vraiment y changer quelque chose?

Qui? Mais l'effort d'une génération nouvelle, mais la direction d'un pouvoir conscient de ce que souhaite, espère, réclame la volonté nationale. Nous en sommes à ce moment d'espoir, et le coup de rame est facile à donner, ou du moins il est nécessaire. Les caractères se modifient et se virilisent par l'exemple. L'heure est venue où, pour le bien, il s'agit de conjuguer un autre verbe: le verbe "agir."

Voilà pourtant où m'ont entraîné les humbles vers de Mme Crespy et le mystère de la mort du "grand lis." Nous sommes, avec ce roman réaliste, loin, bien loin de l'épisode de "Joelynn" et le drame d'Agén ne ressemble guère à l'idylle de Valneige. Il y a un poème et poème. Je préfère celui de Lamartine. Mais peut-être Mme Crespy l'avait-elle imité, ce doux récit où le génie nous émeut si profondément et le plus simplement du monde avec un pauvre prêtre, une jeune fille et un chien. Elle ne semble pas avoir l'âme lamartinienne. L'"amante" de l'abbé Chassaing, et Verlainne a dû lui donner de plus agréables frissons. Mais qui sait? peut-être est-elle en pleurant sur la mort de Laurence que cette aède départementale s'est exaltée pour son "beau sauvage."

Il faut avoir eu vingt ans et lire le neuvième livre de "Joelynn" pour savoir ce que l'agonie d'un être mourant d'amour peut inspirer de pitié — de bonne pitié, cette fois — à un jeune cœur. Ah! les larmes, la confession de Laurence mourante, les aveux à ce prêtre qui l'écoute, éperdu, et qu'elle ne reconnaît pas!

Vous en repentez-vous de ces péchés, madame? Et Laurence, évoquant le passé, revoyant l'image même de celui qui est là, penché sur son front prêt à absoudre, Laurence qui n'a plus que quelques instants à vivre, de répondre ardemment:

De tout ce que mon cœur reproche à de mes jours prodigués, de ma vie insensée, de ce temps en soupirs pour du vent je me repens de tout, hors de l'avoir aimé!

Oh! le grand cri sublime que peut-être, après Laurence, a poussé de bonne foi cette allégresse de rimes!

Et si devant ce Dieu mon amour est coupable, que dans l'éternité sa vengeance m'accable! Mais sans doute ne lisaient-ils point Lamartine. Ils avaient autre chose à faire. Et peut-être aussi trouvaient-ils "Joelynn" aboli.

point parmi les faits-divers, c'est que dame Vertu n'a pas de brownning dans sa poche.

Il serait aussi sot et aussi inique, encore une fois, de répéter ce: "Voilà bien la province!" qu'il serait odieux de dire, à propos de l'abbé Chassaing: "Voilà bien le prêtre!" Les exceptions, ni à Paris, ni en province, ni en aucuns Etats, ne font la règle. Les hommes sont des hommes partout, et la passion, la fameuse passion tant exploitée, ressassée, exaltée, encensée, maudite ou acclamée, exerce des ravages en tous pays et chez tous les mortels, pour parler comme au temps jadis. Il faut prendre l'humanité comme elle est, sur l'asphalte du boulevard comme sur l'orme du mail; il s'agit seulement de n'avoir pas trop d'indulgence pour les féroçités passionnelles et de garder un peu de pitié, de vraie pitié, de tendre et simple pitié, pour les bonnes gens qui ne font pas de bruit et les bonnes femmes qui ne font pas même de vers, et dont la besogne ne consiste pas à tuer un ex-mari comme le fit naguère l'ex-Mme Lamberjack.

Mais empêchez donc la curiosité et la badauderie et la malignité publiques d'aller à ce qui pue le sang ou le vice et de se médiocrement soucier des pauvres gens qui passent, vivent, souffrent tout bas, travaillent silencieusement dans l'ombre et disparaissent, leur humble tâche terminée. Ce sont pourtant les millions et les millions d'êtres anonymes qui sont, si je puis dire, le sol même de ce monde, le reste n'en étant que le fumier. Mais de ces êtres sans nom, qui s'inquiètent jamais? — Ils n'ont-ils point, on n'en parle pas.

JULES CLARETTE.

La Nuit des Fiançailles

Nicette, essayais-je souvent, quand je la rencontrais, j'aurais tant à vous dire... — Tant, vraiment? faisait la blonde fille. — Ou plutôt un mot suffirait... — Dites-le donc. — C'est qu'il faut du courage! Mais toujours, sur le point de me décider, un gêneur survenait. Le mot me restait dans le cœur, lisible d'ailleurs dans mes yeux, ou Nicette le déchiffrait bien. Et nous nous comprenions.

Le père Brichet aussi, malheureusement, nous comprenait. Et comme il avait d'autres fûes, il mettait sa malice à m'écarter du chemin et à gêner Nicette. Je ne pouvais plus lui sourire de loin.

Sans perdre courage cependant, et en attendant mieux, attentivement à lui être agréable, je cherchais dans ma tête... Ainsi, le jour de sa fête, j'arrange un beau bouquet. Pour le lui remettre ce soir, à sa rentrée des champs... Mais comme je rôdais, l'heure venue, autour de la maison, encore vide et fermée, en levant le nez, j'aperçus, entrecueillie, au premier étage, la fenêtre de Nicette. En même temps, contre le mur voisin, j'avisai une longue échelle dressée.

Et personne... C'est comme un fait exprès... Je n'ai qu'à monter dans sa chambre avec l'échelle et j'irai placer le bouquet sur sa table... Quelle surprise, quand elle rentra!

L'échelle appliquée, je grimpe. Il n'y a qu'à pousser la fenêtre, et je pose mon bouquet dans un vase qui se trouve là justement, avec l'eau de la carafe pour le baigner.

Ainsi, elle l'aura tout frais. Et, avant de partir, je jette un regard ému autour de moi sur la chambre de Nicette, coquette avec son lit de pitchpin, ses tapisseries à sa pendulette... Puis, je vais pour redescendre, quand l'angoisse me saisit: — On a retiré l'échelle!

Quelle mauvaise plaisanterie! — Ou tout simplement le propriétaire de l'échelle qui l'avait remise à sa place. Tout tourne dans ma tête sur le moment. Pristi, je ne peux pourtant pas rester là! Et allant, pour sortir, à la porte de la chambre, je la trouve fermée à clef. Bon, me voilà enfermé à présent! En même temps, je vois de loin les Brichet avec Nicette qui reviennent du travail. Me voilà bien maintenant, si le père Brichet me dénicher! Et comment m'en tirer?... Attendez que Nicette remonte. Alors je lui expliquerai. Et elle me donnera bien le moyen... Elle ne tardera guère. Mais elle tardait pourtant. Depuis longtemps déjà j'entendais en bas aller et venir les Brichet

et, à la fin, prêtant l'oreille, je surpris des chocs de vaisselle.

Ils sont en train de dîner... Elle ne montera que pour se coucher...

La sœur me coulait. J'aurais mieux fait d'appeler... Mais comment justifier?... Le temps me durait pourtant dans l'obscurité grandissante, affamé par ce bruit d'assiettes, sans espoir de dîner. Car chez nous on me croit avec un camarade ou parti à la ville...

Je regardais la lune pour m'occuper, élevée comme une grosse figure au centre du ciel. Enfin des pas légers s'approchèrent, brusquement une lampe s'éclaira... Et Nicette qui, après une journée laborieuse, montait se coucher, d'abord ne peut retenir un cri.

— Chut! dis-je tout bas, multipliant les signes, c'est moi, Justin... Je vous en prie, laissez-vous... Si vous saviez, Nicette!... Piteux comme je l'étais, je ne devais pas avoir l'air bien redoutable, car après sa première surprise, Nicette, en me reconnaissant, sourit.

— Quoi qu'y a donc? demandait déjà d'en bas le père Brichet. — Rien, dit Nicette effrayée elle-même si le père me trouvait là et ne pensant qu'à me sauver sur le moment. C'est une grosse araignée, je l'ai écrasée.

Et, comme on entendait les sahots des vieux qui montaient à leur tour, vite, elle referme la porte à clef.

Le tout sans réfléchir... Car tout de suite après: — Mon Dieu, dit-elle, eux qui couchent là, dans la chambre avant! Comment feriez-vous pour vous en aller?... Mais aussi qu'est-ce que vous faites-là Justin?

— C'était pour votre fête... expliquai-je, en lui narrant la chose. — Eh bien, vous avez eu là une bonne idée! — Alors on a retiré l'échelle... — Il fallait appeler... — Je n'ai pas osé. Dans la chambre qui précédait, la voix de la mère s'éleva: — Tu n'es pas encore couchée, Nicette?... Tas toujours ta lumière?

— Tout de suite, fit Nicette... Elle souffla. Nous restâmes pétrifiés. — J'ai eu tort, chuchota enfin Nicette, avec une voix chagrine, j'aurais pas dû vous écouter. J'aurais dû le dire tout de suite. Elle en pleurait presque, la pauvre Nicette.

— Qu'est-ce que nous allons devenir? — Et moi-même j'étais consterné. — Si jamais on le savait! dit Nicette. — On ne le saura pas, lui dis-je. Au petit jour, nous trouverons bien le moyen, et je m'esquiverai. — Mais en attendant? dit Nicette. — Nous ferons la causette, dit-je, confus presque autant qu'elle. Et, prenant un peu d'assurance: — Tenez, nous allons nous assoir tous les deux après de la fenêtre... Car, bien sûr, vous ne pouvez pas vous coucher... — Non, fit Nicette, nerveuse. — Et nous causerons... bien gentiment, en attendant le jour... — Mais vous n'avez pas dit? — Je n'ai plus rien, lui dis-je. Et c'était vrai, tant je me sentais le cœur plein, maintenant, du charme de sa présence.

— Et puis, dis-je pour la rassurer, nous laisserons la fenêtre ouverte... Nous ne sommes pas seuls. Il y a la lune qui nous voit. — C'est égal, fit Nicette. — Tenez, venez là, près de moi... A regret, elle me suivit. Et d'abord, assis l'un près de l'autre, nous n'osions plus parler, étrangement interdits, malheureux même du tête à tête. Par contenance, nous regardions la campagne qui rêvait sous les astres. L'air était doux. Par intervalles une des étoiles se décrochait, filait, au bout du monde.

Nicette... fis-je tout bas. Elle poussa un soupir. — Vous m'en voulez toujours? — Non, fit-elle plus mollement. — On est si bien ainsi... tous les deux... On serait si heureux! Et c'est justement ce que je voulais vous dire depuis si longtemps... Moi qui vous aime si fort, Nicette!

Elle ne répondait pas. Mais sa main, que j'avais prise, demeura dans la mienne. — Alors, pour nous marier?... — Ce sont mes parents! souffla-t-elle. — Mais vous? Votre petit cœur? — Elle sembla hésiter. — Moi? — Et, comme je l'attirais, d'elle-même sa tête pencha sur mon épaule.

Nicette! fis-je transporté. Je l'attirai encore. Et nous ne

parlions plus. Longtemps nous restâmes ainsi, les yeux fermés pour mieux goûter le bonheur de l'attente, heureux simplement de nous écouter vivre, évitant même de remuer, jusqu'à ce qu'enfin, à sa respiration calme, je m'aperçus qu'abandonnée, ingrat, Nicette, sur mon épaule, dormait.

Alors, seulement, j'osai, sur son front, un baiser, si léger! — Dors, ma Nicette...

Et c'est ainsi que, tout attendri de la tenir si confiante et blottie contre moi, comme pour une protection, baigné avec elle dans ce grand sommeil de la nature, qui moi-même me gagnait, je me sentis peu à peu, dans mon extase, m'assourir à mon tour...

Au jour, des cris nous réveillèrent. C'était la mère Brichet qui, sortie la première, nous relutait à la fenêtre... Le père Brichet vint ensuite, et puis les voisins... — Un homme chez Nicette! faisait la mère Brichet. — Une fille si sage! clamait le père.

— Elle l'est toujours! dis-je alors. Pour qui me prenez-vous? Seulement, nous nous sommes promis. Il ne reste plus qu'à nous marier.

On ne pouvait plus faire autrement... Mais, même la nuit de noces, dans sa félicité, n'a surpassé peut-être le charme de cette nuit de nos fiançailles, si douce en son simple bonheur.

HENRY FEVRE.

Un Terrain Neutre

Il y a un petit point d'Europe où l'entente la plus cordiale n'a cessé de régner entre le conquérant serbe et le Turc vaincu. Cet îlot pacifique est situé en Sibirie, le lieutenant Brzdzika, consul général de la Turquie à Breslau, est le frère du consul de Serbie. Les deux consuls occupent fraternellement le même appartement et il n'y a qu'un secrétaire commun aux deux bureaux. Le docteur Stenec, des consuls de Sibirie n'ont aucun rapport avec la défense militaire, les deux consuls ont pu, durant toute la guerre, fumer tranquillement ensemble le calumet de paix sur l'unique territoire que ne se disputaient pas leurs pays respectifs.

ATHENES LOUISIANAIS.

Groupes de l'Alliance Française. CONCOURS DE 1912-1913.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: LA FONTAINE ET SES FABLES. Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1913 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de 500 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Et, comme je l'attirais, d'elle-même sa tête pencha sur mon épaule. — Puisque je n'ai rien dit tout à l'heure, avoua-t-elle. — Nicette! fis-je transporté. Je l'attirai encore. Et nous ne